

une distance de six à sept cents mètres, suffisante pour les mettre à l'abri des carabines des blancs.

Tout à coup, Willigo, qui conduisait, après avoir inspecté la campagne avec une attention particulière, ordonna de faire halte à quelques pas d'un petit massif de buissons de myalis, de lilas d'Australie et de pommiers de rivières, tellement épais qu'un homme n'aurait pu s'y frayer un passage qu'à la hache. Ces sortes de bosquets étaient communs dans la plaine, dont ils interrompaient l'uniformité, mais ils étaient de peu d'étendue ; cinq ou six individus y eussent à peine trouvé un refuge, et nul ne se doutait que Willigo pût avoir un intérêt spécial à faire camper provisoirement la petite troupe en cet endroit.

Il fallait cependant prendre un parti : on ne pouvait continuer à s'avancer à l'aventure au milieu d'une nuée d'ennemis qui pouvaient à chaque instant se précipiter sur la petite troupe et la massacrer.

Ce résultat final semblait d'une telle évidence qu'à part lui Olivier avait déjà fait le sacrifice de sa vie.

— Mon pauvre Laurent ? fit-il à son fidèle serviteur, je crois bien que nous ne reverrons plus la France.

— A la garde de Dieu, monsieur le comte ! répondit le brave garçon ; mais nous tuerons quelques-uns de ces diables noirs avant.

En donnant l'ordre de s'arrêter, Willigo, comme pour braver ses ennemis, avait par trois fois répété son terrible cri de guerre : *Wagh ! wagh ! wagh !* immédiatement répété par ses deux compagnons.



Les Européens et Dick s'étaient portés en avant.—Page 17, col. 1

Les Dunderups y répondirent par le leur, et ce fut pendant quelques instants un concert de hurlements féroces à faire trembler les plus braves ; puis tout à coup ils se mirent à danser et à faire mille grimaces en manière de provocation, mais en se gardant bien d'avancer à portée des carabines.

— Il ne sera pas dit, fit le Canadien impatienté, que je laisserai ces gailards se moquer de nous sans leur donner une nouvelle leçon.

En prononçant ces mots, il se glissa derrière ses compagnons et, se baissant lentement, se mit à ramper dans les hautes herbes pour diminuer la distance qui le séparait des Dunderups.

Il fut d'abord facile de suivre sa trace au mouvement que son passage imprimait aux hautes herbes ; mais peu à peu, à mesure qu'il s'éloignait le mouvement des arbustes finit par se confondre avec l'impulsion que leur donnait la brise d'ouest qui venait de se lever, et l'illusion fut si complète que ses compagnons s'imaginèrent que le Canadien restait immobile alors qu'il s'avavançait toujours dans la direction de ses ennemis.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi dans une inexprimable anxiété, les indigènes dansaient toujours avec une rage diabolique en poussant des cris sauvages, et de temps à autre la brise apportait aux oreilles de Willigo les injures les plus sanglantes dont on pût flageller l'amour-propre australien.

Le chef avait toutes les peines du monde à se contenir et se rongait d'impuissance devant ces bravades auxquelles il ne pouvait rien répondre. Ah ! s'il avait eu seulement sous la main une cinquantaine de ses guerriers, comme il aurait fait fuir tous ces braillards qui n'osaient même pas venir l'attaquer ! Sans la présence même de ses amis les blancs, dont la sûreté lui était confiée, il n'eût pas hésité à se jeter au milieu de ses adversaires, avec Koanook et Nirrooba, pour leur montrer comment un guerrier nagarnook savait mourir.

Et au milieu des hurlements et des cris de guerre on entendait la voix

nasillarde et monotone de John Gilping qui entonnait son dix-septième psaume :

“ Ne t'éloigne point de moi, ô Eternel ! Que ta main s'étende pour me protéger et que mes ennemis succombent comme des épis mûrs au tranchant des faucilles.”

Tout à coup, avec la vitesse de l'éclair, on vit la haute taille du Canadien s'élever au-dessus des herbes de la prairie, et au même instant le son clair et argenté du rifle en acier fondu du trappeur se faisait entendre, et le chef des Dunderups, qui s'était un peu trop avancé pour narguer de plus près les blancs, tombait la face en avant dans les broussailles. A cet exploit inattendu, un long cri de stupeur remplaça les chants de triomphe et le nom de Tidana ! Tidana ! le Troueur-de-Têtes ! vola dans toutes les bouches.

Le Canadien n'avait pas failli à sa réputation, sa balle avait atteint le chef dunderup entre les yeux.

Mais aux premières marques d'épouvante succédèrent bientôt des cris de rage ; les indigènes, après avoir relevé leur chef, transportèrent son cadavre sur un petit tertre autour duquel ils se réunirent, et il devint évident, à leurs gestes et à l'animation de leurs discours, qu'ils tenaient conseil pour savoir s'ils ne se précipiteraient pas en masse pour venger leur mort et en finir d'un seul coup avec les Nagarnooks et leurs alliés étrangers.

Il était facile de voir, aux mouvements des uns et des autres, que tous les jeunes étaient pour une action immédiate, tandis que les anciens cherchaient à faire prévaloir la prudence.

Il est certain qu'en consentant à sacrifier une trentaine des leurs, les Dunderups, en moins de rien, en eussent fini avec leurs adversaires ; mais ce parti, qu'eussent pris immédiatement des troupes européennes, n'était dans les traditions d'aucunes des tribus sauvages d'Australie, bien qu'on ne puisse nier leur courage : car on n'a jamais vu, malgré les horribles supplices qui l'attendent, un seul guerrier prisonnier chercher à sauver sa vie par une lâcheté ou une trahison des siens. La guerre est surtout, pour les indigènes, une lutte de ruses et d'embûches dans laquelle chacun cherche à sauver sa vie en tuant le plus possible de ses ennemis. Dans ces circonstances, ils calculent toujours avec soin le profit que leur donnera la victoire, et s'il devient évident pour eux qu'ils seront obligés de perdre plus d'hommes qu'ils n'en tueront il n'y a pas d'exemple qu'ils n'aient renoncé à l'attaque.

CHAPITRE III

Le scalp.—Les Australiens à la guerre.—Le poteau du supplice.—L'échange du sang.

Les indigènes australiens, de même que les Peaux-Rouges d'Amérique, enlèvent les chevelures de leurs ennemis et les rapportent dans leurs villages comme des trophées ; mais ils doivent aussi ramener les morts afin que les familles puissent procéder à leurs funérailles. Si, d'aventures, les cadavres des guerriers sont plus nombreux que les sanglantes dépouilles des ennemis, la troupe qui a livré le combat est considérée, même par les siens, comme ayant subi une épouvantable défaite, bien qu'en réalité elle est mise à l'arrière en déroute, et tous ceux qui en ont fait partie sont obligés de subir les huées des femmes et des petits enfants. Les parents des morts surtout les poursuivent de leurs malédictions et de leurs sarcasmes, ils les accusent d'avoir fui comme des lâches et de n'avoir pas su venger ceux qui sont tombés sur le champ de bataille.

Comme on le voit, ce serait une erreur de croire que les sauvages se battent en troupes désordonnées et sans règles ; la guerre est, en Australie, soumise à des prescriptions et à des lois que nul chef ne peut enfreindre sans encourir le blâme de sa tribu, et quand l'infraction à la coutume est trop flagrante ou entraîne un désastre, ceux qui commandaient, et à qui par conséquent la faute peut être seuls reprochée, sont abandonnés aux familles de ceux qui ont succombé, qui les attachent au poteau du supplice et les mettent à mort avec les tortures les plus raffinées.

Avant que ces malheureux ne reçoivent le coup suprême, les femmes et les enfants viennent leur arracher des lambeaux de chair avec des éclats de silex ou les brûler avec des torches résineuses. On les traite enfin exactement comme des prisonniers faits à la guerre.

Il n'y a qu'une seule manière de s'attacher l'indigène australien, peu fidèle, de façon qu'il vous soit dévoué jusqu'à la mort : c'est de faire avec lui l'échange du sang.

Cette coutume, qui existe en Australie de toute antiquité, n'a pas peu contribué à sauver d'une mort certaine la plupart des squatters qui se sont hasardés les premiers dans les vastes solitudes du nouveau continent. Voici en quoi elle consiste :

Quand un Européen et un indigène sont d'accord pour faire cet échange entre eux, le naturel emmène, si c'est possible, son ami dans sa tribu, et la cérémonie a lieu entre ce dernier et le père de l'Australien. Tous deux, munis d'une épine d'acacia, se font une légère incision au bras et croisent leurs deux membres l'un sur l'autre, de façon que, les deux incisions étant en contact immédiat, le sang des deux blessures se mélange immédiatement en sortant ; puis chacun d'eux appuie ses lèvres sur la blessure de son partenaire, si ce un peu du sang qui en sort et l'avale. Ceci fait, l'Européen appartient à la famille indigène : le père devient son père, la mère sa mère, les enfants ses frères et sœurs, et il est, de plus, l'allié de toute la tribu.

LOUIS-JACOLLIOT.

(A suivre)